

Dossier : les voyageuses au long cours

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **69 (1981)**

Heft [7-8]

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les voyageuses au long cours

L'aventure n'a pas attendu l'égalité des droits pour tenter les femmes de partir à sa recherche. Et quand ce sont Ella Maillart et Laurence Deonna qui en parlent, il ne s'agit pas de promenades du dimanche...

Laurence Deonna : Des yeux pour voir

Elle a des yeux très bleus et un sourire de vacances. On croit parcourir le monde en traversant son appartement où sont posés, naturels et insolites tout à la fois, mille objets évocateurs d'autres horizons, d'autres continents... on ne sait pas vraiment lesquels : on est *ailleurs*, tout simplement.

Pourtant l'aventure, elle, est partout : « Un état d'esprit, écrit Laurence Deonna dans *Femme et reporter*, qui vous pousse à susciter les rencontres, à provoquer les événements même au coin de la rue ! » Enfant, elle se faisait déjà gronder par sa mère : « Où que tu ailles, il t'arrive toujours des aventures ! » se plaignait-elle à propos de la dernière trouvaille de sa fille. Méaventures... qui pour Laurence annonçait déjà cette vocation qui la conduira bientôt de pays en pays.

Mais ce goût de l'aventure, au juste, qu'est-ce que c'est ? « Des frustrations, au départ ! Très tôt j'ai compris de quel côté était la puissance, et qu'il fallait quelque chose « en plus » pour que s'ouvre la porte du monde. J'étais ce qu'on appelle un garçon manqué : moins par envie d'être un garçon que par envie d'avoir la puissance... et par tempérament casse-cou, aussi ! »

Goût de la puissance et goût du risque : Laurence Deonna ne cache pas un certain plaisir du défi, à sa condition de fillette, puis de jeune fille, puis de femme. « J'aime d'autant plus le défi que je veux rester féminine : avoir le goût du risque, en restant une femme. Le goût de l'aventure, en soi, ce n'est rien d'autre qu'une insatiable curiosité, qui peut prendre les formes les plus diverses : qu'est-ce qu'il y a derrière cette haie ? derrière cet homme ? derrière cette montagne ? derrière cette carte de géographie ? c'est toujours l'attrait de l'inconnu. »

De l'aventure au journalisme, il n'y a qu'un pas : Laurence Deonna admet en riant être gravement atteinte d'« informatomanie » A mon air étonné, elle s'exclama : « Mais vous ne vous rendez pas compte ! Etre dans une ville brûlante à courir toute la journée et ne rien trouver de ce que l'on cherchait, ne rencontrer que des visages fermés, ne pas obtenir le moindre renseignement précis : c'est comme si on était en état de manque ! »

Mais le plus souvent, les informations — comme l'aventure — viennent au devant de ceux qui les appellent. « Tout est une question de sensibilité. Les gens sentent très bien si on s'intéresse à eux ou non. « Attirer » l'aventure, c'est être attentif : c'est remarquer certaines choses que d'autres ne voient pas, c'est imaginer ce que cachent les paroles que l'on vous dit, les endroits que l'on vous montre, les discours que l'on vous tient, la propagande que l'on vous débobine. »

Défi encore, chez Laurence Deonna, que les régions qu'elle s'est choisie comme terres de prédilection : les pays arabes,



l'Afrique centrale et orientale. Pays où il ne fait pas toujours bon d'être femme, et féministe moins encore : qu'est-ce à dire pour l'auteur de *Femme et reporter* et *Moyen-Orient : Femmes, du combat de la terre et du sable* ?

« J'ai toujours été féministe, mais sans le savoir. J'étais révoltée, quand j'étais enfant, contre ces barrières qu'on nous élevait parce que nous étions des filles. Pendant l'adolescence, j'éprouvais déjà — quoique confusément — une panique à l'égard de cet avenir tout tracé de femme mariée, d'épouse et de mère...

— Et vous vous êtes mariée...

— C'était il y a vingt ans : je me croyais anormale ! Je me suis dit que je me faisais des idées, que tout irait très bien quand je serais mariée, puisqu'il en était ainsi pour toutes les autres femmes.

C'est la seule chose dans ma vie dont j'ai vraiment honte aujourd'hui : ça ne correspondait vraiment pas à ma nature...

C'est quand je suis allée pour la première fois au Moyen-Orient — en Jordanie — que j'ai vu en caricature ce que je vivais en filigrane. Les femmes arabes montraient avec évidence ce que nous vivons dans mille petits détails quotidiens : la même chose mais chez elles de façon plus nette, plus grave, plus criante. C'est pourquoi j'ai écrit mon premier livre sur les femmes arabes, et que je continue à me passionner pour cette région du monde : tant elle est caricaturale de la condition séculaire des femmes, qu'elles portent des voiles extérieurs, ou intérieurs, intériorisés comme c'est le cas ici. Ce premier voyage a servi en somme de révélateur : c'est dès ce moment-là que j'ai décidé de m'engager dans le féminisme.

— Avez-vous souvent éprouvé dans votre métier de reporter des limitations dues à votre sexe ?

— Si je fais le compte des avantages et des désavantages, je constate qu'être une femme m'a plutôt servi. Il est évident que chaque personne, homme ou femme, belle ou laide, noire ou blanche, jeune ou vieille, est reçue, perçue de manière différente. Il est certain qu'une entrevue entre une femme journaliste et un ministre, par exemple, se déroule souvent sur un autre plan : moins officiel, mais plus humain, plus personnel. Il ne faut pas oublier que dans la plupart des pays, il pèse encore sur la femme reporter un a priori d'amateurisme, de « pas sérieux » : il en résulte parfois que les personnalités que l'on rencontre sont moins méfiantes, et de ce fait même, se laissent davantage aller à la confiance !

Mais la médaille a son revers : le plus dur est de ne pas pouvoir sortir seule le soir, dans de nombreux pays, pendant que les hommes peuvent encore glaner des renseignements, respirer l'air du soir, rencontrer des gens dans les cafés.»

C'est en revanche parce qu'elle est femme que Laurence Deonna a pu éprouver maintes fois, au cours de ses voyages dans le Tiers Monde, une solidarité entre elle et les femmes de ces pays. Femme, elle a pu — combien de ses confrères l'aurait-elle envieé ! — pénétrer le monde secret des harems où les femmes se soutiennent entre elles plus que partout ailleurs : « Simple question de survie, m'explique Laurence. Si l'une trahissait le secret d'une autre, ce serait le scandale, la répudiation, le déshonneur sur toute la famille. »



Laurence Deonna avec une «hallucinée» pendant une séance de «raar» (exorcisme), en Égypte, 1978.

Solidarité encore que celle entre les femmes réunies à Boston en 1973 à la première Conférence Féministe Internationale que Laurence Deonna raconte dans *Femme et reporter*, en se laissant aller à son émotion : « La déléguée israélienne se lève, gravit les marches du podium dans un grand silence, serre longuement la main de sa sœur égyptienne. Son message tremble dans le micro : — Nous sommes toutes femmes, mères, sœurs, amantes. Mais c'est de ma sœur d'Égypte que je me sens la plus proche. Elle me comprendra : c'est avec elle que le mot « sororité » prend tout son sens. »

« Des millions de femmes, conclut Laurence Deonna, ont appris qu'il ne leur est plus interdit de rêver. Elles savent maintenant qu'elles peuvent aussi écrire l'Histoire au lieu de simplement la subir aux siècles des siècles. »

Écriture à laquelle Laurence Deonna donne son talent, son humour et son courage : en dénonçant les faits « que personne ne dira si je ne les dis pas moi-même », conclut-elle lucidement.

Attendons l'automne pour en savoir plus encore sur nos sœurs d'ailleurs, avec la parution du prochain livre de Laurence Deonna : *Les yeux sur le Yémen* — des yeux qui savent voir.



Livres

Moyen-Orient, Femmes du combat, de la terre et du sable, Editions Labor et Fides, Genève 1970

Femme et reporter, du fond de ma valise..., Editions France-Empire, Paris 1980

A paraître prochainement : *Les yeux sur le Yémen*, Editions 24 heures, Lausanne, et France-Empire, Paris, 1981

◀ Laurence Deonna au milieu des Yéménites, 1980.

Ella Maillart : la mer, la terre, et moi

Tout différent est le chemin parcouru par Ella Maillart de son enfance au bord du Léman jusqu'aux cimes du Tibet. « Aucune idée de défi, dit-elle, n'est jamais passée par ma tête. Les choses se sont seulement enchaînées tout naturellement. Vivant à Genève, j'ai navigué dès l'âge de dix ans sur des bateaux de plus en plus grands, jusqu'au jour où avec une amie nous avons décidé de nous lancer sur la Méditerranée. Le plus dur fut peut-être alors — nous avions vingt ans ! — de tranquilliser nos familles. »

Sans idée de défi, Ella Maillart a tout de même une jeunesse hors du commun pour une femme née au début du siècle. A l'âge où ses amies se fiancent ou se marient, elle est la seule femme aux Jeux Olympiques de Paris parmi les délégués de dix-sept nations. Passionnée de sport, elle fait partie de l'équipe suisse de ski et fonde à Genève une équipe féminine de hockey...

« Aucun défi chez moi : mais un immense désir de vivre libre. Je n'ai pas toujours su exactement ce que je voulais, mais j'ai toujours su ce que je ne voulais pas ! J'avais quinze ans en 1918, et plusieurs livres paraissaient sur la guerre qui venait de se terminer, dont ils dénonçaient l'horreur et l'absurdité. A mon envie de liberté, de mer, de soleil et de navigation s'est alors ajouté le désir de quitter cette Europe qui avait rendu possible une guerre aussi monstrueuse. Je désirais une vie saine, à l'écart de l'hypocrisie, de la chasse à l'argent, de ce progrès technique et industriel dont je pressentais qu'il menaçait notre monde. Mais n'étant ni fermière, ni montagnarde, je n'avais guère de possibilité de vivre sainement ! J'ai donc choisi la navigation, d'abord avec des camarades — en équipage uniquement féminin ! — puis, lorsque ce ne fut plus possible, en m'engageant comme mousse, puis matelot, sur des bateaux.

Des mers aux terres

— A l'immensité des mers, vous avez pourtant préféré bientôt l'immensité des terres...

— Je n'avais pas le choix. N'ayant aucun espoir d'avoir un jour mon propre bateau, je ne me serais pas contentée toute ma vie d'être sous les ordres de quelqu'un. C'est pourquoi en désespoir de cause, je suis partie pour l'URSS : c'était alors la région du monde dont on parlait le plus, et j'espérais pouvoir en retirer des articles et dire des choses que l'on ne savait pas.

— Ce qui vous a valu une réputation de bolchéviste, non ?

— En effet, les gens ont imaginé à mon retour que j'étais payée par les Soviétiques ! Il n'en était évidemment rien, je m'étais seulement efforcée de vivre parmi eux, comme eux, pendant six mois très difficiles.

— Dans vos livres, vous donnez successivement plusieurs raisons de vos voyages. La première est celle de quitter l'Europe. Puis de comprendre d'autres modes de vie, puis de connaître la vie, pour partir enfin « à la recherche de vous-même ». Aujourd'hui, quelle est la raison qui subsiste ?

Ella Maillart ferme les yeux un instant, comme pour revoir au dedans d'elle-même le chemin parcouru de sa jeunesse sportive aux bords du Léman jusqu'à ce lieu de retraite, à près de 2000 mètres d'altitude, loin de la ville et des encombrements. Combien d'images inoubliables voit-elle défiler en ce moment sous ses yeux ? Sa réponse tombe alors, inattendue :

— La dernière : mes voyages ont été en quelque sorte des alibis. J'étais à la recherche d'autre chose. Depuis mon adolescence, une seule question fondamentale s'est posée à moi : qu'est-ce que la *réalité* ? J'ignorais seulement, à cette époque, que ma question était d'ordre métaphysique !

Le Père Teilhard de Chardin, que j'ai eu la joie de rencontrer souvent, lors de mon séjour à Pékin, m'avait bien dit que je cherchais Dieu... mais ce n'était alors qu'un mot pour moi.



Ella Maillart dans ses pérégrinations à travers le Turkestan russe, 1932.

J'ai toujours eu en moi ce quelque chose qui cherche. Quand je faisais des plans de voyage, c'était toujours en marge de cette même question. « Puisque je ne peux y répondre, me disais-je, je vais partir — en attendant — ici ou là. »

Voilà qui explique cette phrase si surprenante de *la Voie cruelle* où Ella dit à sa compagne de voyage : « Je sais d'expérience que courir le monde ne sert qu'à tuer le temps. »

— Mais pour « tuer le temps », on peut aussi faire du tissage, ou prendre un métier, non ?

— Tuer le temps, mais avec quelque chose qui à mes yeux en valait la peine ! J'ai toujours vécu au jour le jour, ce qui n'a pas toujours été facile. J'ai raconté dans mon livre *Gypsy Afloat* ces inquiétudes, ces moments d'insatisfaction profonde de ne jamais savoir où j'allais. J'ai fait d'autres métiers, mais ce n'est que dans le voyage que j'ai trouvé une vie *pleine* : l'obligation d'être complètement pris par ce que l'on fait au moment même — car on ne sait rien de ce que sera le lendemain.

— N'est-ce pas là cette réalité que vous cherchiez ?

— C'est en Inde que j'ai trouvé ce que je cherchais. Mais ç'aurait pu être ailleurs. J'ai passé cinq ans auprès de deux maîtres de Sagesse. Je ne voulais plus de livres : je voulais *vivre* pour

trouver ce que je recherchais. C'est là que j'ai compris pourquoi l'Europe « déraillait » : elle s'écartait de la vie fondamentale, de la vie de l'esprit. C'est là que j'ai compris aussi que le moment présent vécu dans sa plénitude est la seule réalité — cette réalité que je voulais toucher du doigt, que je voulais comprendre moi-même, *directement*.

— Depuis, vous ne voyagez sans doute plus de la même façon ?

— Non. Chaque année, je conduis des voyages de groupes. Et lorsque je vois que mes compagnons ont oublié ceux qu'ils ont laissés derrière eux, et les soucis qui les attendent au retour, alors je sais que le voyage est *pleinement* réussi...

Le moment présent, où que l'on soit, quel que soit ce moment. « Comme un chat », ajoute Ella Maillart en regardant par la fenêtre pour apercevoir celui qui lui rend visite, parfois en haut de sa montagne. « Aucun autre animal ne vit mieux le moment même, avez-vous remarqué ? »

Bien sûr : c'est elle-même qui me l'a fait remarqué. De tous ses livres de voyage, le plus émouvant est en effet *Ti-Puss*, nom d'une petite chatte tigrée qui fut la compagne d'Ella lors de son séjour en Inde pendant les années de guerre. *Ti-Puss*, c'est à la fois le symbole et la contradiction de ce vers quoi Ella Maillart tend de tout son être : symbole de la disponibilité sans limite à la réalité présente, à l'instant pleinement vécu, *Ti-Puss* contredit sans cesse, par l'attachement même qu'il suscite, cette Sagesse orientale déliée de toute chaîne qu'Ella Maillart recherche dans sa quête de l'Absolu.

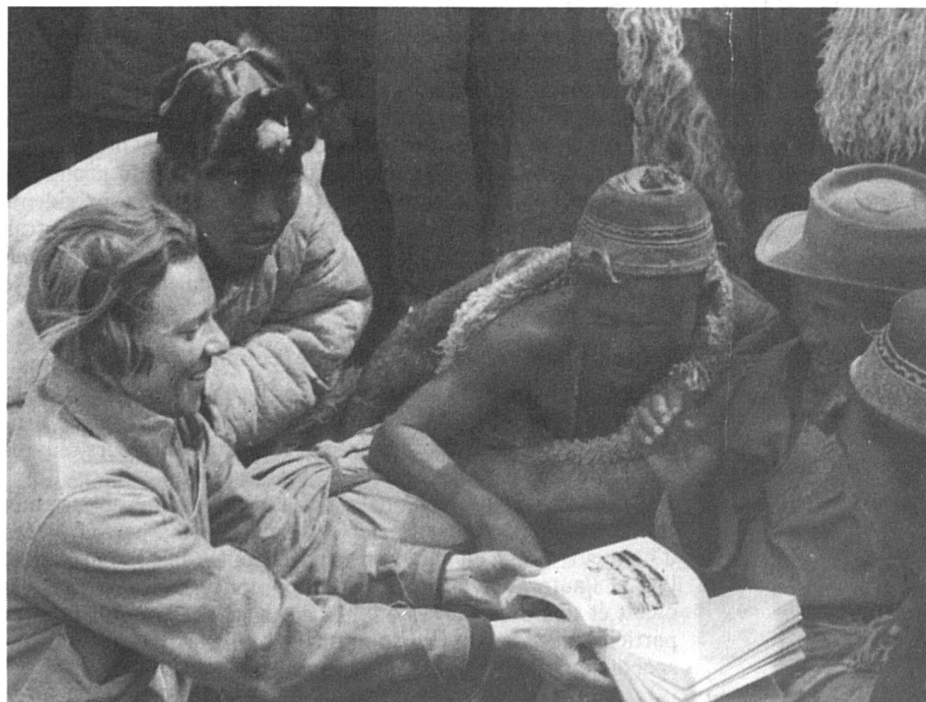
Voyageuse de l'esprit autant que de l'espace, l'auteur de *Ti-Puss* n'est toutefois pas tout à fait la même que celui de *La Voie cruelle*, pas plus que l'auteur de *La Voie cruelle* n'est tout à fait semblable à celui d'*Oasis interdites*. En cela Ella Maillart a voyagé plus que quiconque : chaque paysage qu'elle évoque au fil de son œuvre est une étape de plus dans son voyage intérieur. Au bout du chemin : la sérénité d'avoir vécu pleinement chaque instant de sa vie, « contente d'avoir réalisé presque tout ce que j'avais décidé de faire : une fois pour toutes je sais combien sont courtes les joies de la vanité ». Par cette phrase de *La Voie cruelle*, Ella Maillart nous laisse rêveuses : cet adage qu'elle retenait dans *Croisières et caravanes*, elle l'a appliqué tout au long de sa vie : « Aide-toi, le Ciel t'aidera » — elle a tenu parole, le Ciel aussi.

Corinne Chaponnière



Ella Maillart aujourd'hui, devant son chalet de Chandolin (Valais) où elle passe six mois par année. ▲

Trois Tangoutes et un Chinois voient une photo de chameaux — au nord du Tibet. ▼



Livres

Parmi la jeunesse russe, Editions Fasquelle, Paris 1931 (épuisé)

Des monts célestes aux sables rouges, Grasset 1934 (épuisé)

Oasis interdites, Grasset 1936 (épuisé)*

Croisières et caravanes, Seuil 1951 (épuisé)

La Voie cruelle, Jeheber, Genève 1952 (épuisé)

Ti-Puss, Editions de la Tramon-tane, Lausanne 1979

En anglais :

Gypsy Afloat, Heinemann, London 1942

Ti-Puss, Heinemann, London 1951

The Land of the Sherpas, Hodder & Stoughton, London 1955

Ses livres ont été traduits encore en hollandais, suédois, espagnol et allemand.

* *Oasis interdites - de Pékin aux Indes par le nord du Tibet* : pourparlers en cours pour une réédition à Lausanne.